

S.O.S. météores

Armes de poing, véhicules blindés et Force aérienne...

Comme à son habitude dans tous ses récits, Jacobs émaillera son intrigue de nombre de représentants de ce que l'on pourrait généraliser en « armements » divers et variés.

Et le présent récit, habituellement répertorié dans le genre de « science-fiction », mais que je qualifierais plutôt, quant à moi, d'aventure de politico-science-fiction ou de science-fiction-politique, au choix, car s'y mêlent étroitement ces deux aspects, parfaitement indissociables.

Ceci étant clair, abordons le sujet qui va nous occuper et nous préoccuper dans ce chapitre : les divers types d'armes que Jacobs a malicieusement disséminées de-ci de-là.



©Jacobs - Planche 30, case 3
(de la case 13 à la 3, planche 30)



Je vais donc commencer par la première arme, de poing, que nous découvrons planche 29, entre les mains de Sharkey menaçant le Pr Labrousse ; un pistolet que, pour tous les amateurs, il ne fera bien sûr aucun doute quant à l'arme représentée par Jacobs... Pistolet dont nous savons tous qu'il en possédait un exemplaire dans sa collection personnelle ; pistolet qu'il va ainsi utiliser à partir du *Secret de l'Espadon*, et jusqu'aux *3 formules du Professeur Satô* !

Ce pistolet automatique a une longue histoire, puisqu'on le découvre donc dans le *Secret de l'Espadon*, entre les mains de Blake et de Mortimer, lorsqu'ils sont assiégés dans leur chambre, dans la résidence de Zahan Khan.

Pistolet que nous allons à nouveau retrouver, entre les mains de Blake, de Pradier et de ses hommes, à la planche 43 qui recèle à elle seule un véritable arsenal...

< Photo prise par René Quittelier

✎ Pour information, je n'ai pris en compte que cette seule arme, car je reste persuadé que c'est bien la même que Jacobs aura mis entre toutes les mains tout au long de cette histoire...



©Jacobs - Planche 43, case 9 (on dirait la photo de Jacobs)

Dans cette série de vignettes, on pourrait, éventuellement, pouvoir l'identifier comme une copie de Colt 1903 faite par Browning, qui était lié à l'Entreprise belge Herstal pour l'exploitation de ses brevets en Europe...

Mais nous sommes sans l'ombre d'un doute en présence d'un pistolet automatique tchèque « CZ-27 » parfaitement reconnaissable dans le visuel ci-dessous ↗

A partir de 1924, le pistolet « VZ-24 » devint le seul pistolet de l'armée tchécoslovaque, en calibre 9mm Browning (.380 ACP). Le verrouillage de la culasse par canon rotatif, s'il était essentiel au bon fonctionnement du modèle « VZ-22 » en calibre 9 mm Parabellum, devenait superflu pour le 9 mm Browning retenu pour le « VZ-24 ».

Peu de temps après son arrivée dans la firme CZ (Česká Zbrojovka), Frantisek Myska développa le « Modèle 27 » en calibre 7,65 Browning et à culasse non verrouillée. La période de fabrication s'étendra de 1927 à 1951, et quelque 500.000 pièces seront produites.

En 1938, au début de l'Occupation allemande du Territoire des Sudètes, à peu près 15.000 « CZ-27 » avaient été fabriqués (depuis 1927), essentiellement utilisés par les forces de police et dans le circuit commercial. La police tchécoslovaque fut autorisée à conserver ces armes.

Les Allemands décidèrent de produire ces pistolets pour leur usage. Le nom de l'entreprise devint alors : BOHMISCHE WAFFENFABRIK A.G. IN PRAG. Les pistolets « VZ-24 et VZ-27 » produits avant l'occupation allemande, portent la mention « CESKA ZBROJOVKA A. S. V PRAZE » sur le haut de la glissière.

On retrouvera d'ailleurs cette même arme dans l'armoire de « premier secours » planche 43.

Comme cette histoire fait plutôt appel à d'autres « armes » que celles qui servent à faire des trous dans les hommes, il va nous falloir patienter jusqu'à la planche 40 pour trouver une autre représentante.

Là, nous voyons « Monsieur Henri », très en colère à la suite du coup de fil qu'il vient de recevoir, ouvrir un tiroir et en sortir un pistolet-mitrailleur assez trapu d'aspect que, en case 7, Jacobs a le malheur de qualifier de « Beretta »...

Cruelle méprise qui va nous et me conduire à chercher pendant longtemps, très longtemps même, dans la mauvaise direction. A tel point que, lorsque j'entrepris de réaliser le *Dictionnaire encyclopédique de Blake et Mortimer*, j'en étais arrivé à de mauvaises conclusions.

©Jacobs - Pl. 40, case 12



Pistolet Browning FN 1900



Car point de « Beretta » en vue ! La célèbre firme italienne n'avait d'ailleurs jamais réalisé un tel modèle de P-M.

J'en étais finalement arrivé à la conclusion que ce modèle que nous présentait Jacobs était le fruit d'amours coupables entre un Carl-Gustav M45 suédois et un Smith & Wesson Model 76 ; lui-même dérivé du Carl-Gustav...

Un hybride spécialement concocté par Jacobs pour les besoins de sa cause à partir de deux armes parfaitement connues et répertoriées, afin d'en tirer un modèle totalement nouveau issu de son imagination. Mais c'était bien mal connaître notre homme que d'aller penser qu'il avait pu se livrer à une telle mascarade !

Et j'allais finalement en avoir la preuve alors que je travaillais aux *Affaires des colliers*.

Smith & Wesson Model 76



Carl-Gustav M.45



F.N.A.B. Model X5



Un ami armurier me dit un jour qu'il avait vu sur un site ou un forum que l'arme dont nous débattons n'était pas correctement identifiée, qu'il avait lui, des documents concernant le modèle véritable ; docs qu'il m'a donc communiqués puisque je lui parlais d'en faire une présentation dans ma prochaine étude...

Il s'agit en fait d'un pistolet-mitrailleur produit par la Fabbrica nazionale d'Armie, implantée à Brescia, Italie, aux alentours de 1956-1957.

En 1954, la F.N.A. démarre les études d'un pistolet-mitrailleur dont le nom de code est « X4 » et dont le format est un peu plus grand. Ce nouveau modèle, qui avait prouvé ses indéniables qualités lors de tests poussés, était proposé au prix unitaire de 50\$ US pour 100.000 unités... Lors d'un dernier test « grandeur nature » réalisé à la mi-1955, la firme décida donc sa mise sur le marché.



F.N.A.B. Model X4

Vous noterez les différences appréciables entre les deux modèles d'armes : canon et chargeur plus longs...

Mais, hélas, aussi bien le « X4 » que son descendant direct, encore plus trapu, le « X5 » vu dans *S.O.S. météores*, ne rencontrèrent le succès escompté et, vers la fin des années 1950, vu le peu d'empressement apporté par les différents pays à le(s) commander, la F.N.A. décida d'en arrêter la fabrication.

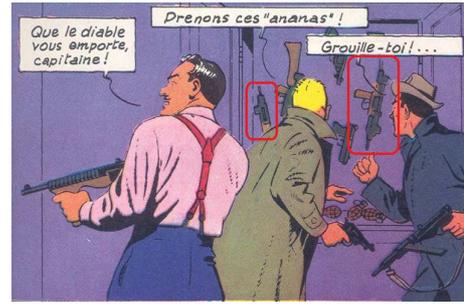
Cependant, Maître Jacobs en avait vu un exemple et décida de le mettre en scène dans cette planche, tout en ignorant que le « B » de F.N.A.B. n'était pas celui de « Beretta » !

Et c'est sur ce quiproquo assez banal que se basèrent des générations de lecteurs et de chercheurs dans mon genre...

Ce qu'il y a d'intéressant dans les aventures dessinées par Edgar Jacobs, c'est qu'il ne se contente jamais de proposer un seul type d'arme du même genre ; non, il va même s'employer à multiplier les modèles, pour nous faire profiter de pas moins de sept « mitraillettes » (autre nom, commun, donné aux pistolets-mitrailleurs ou P-M !

Comme nous en avons déjà vu un, passons dès lors au suivant qui est une arme devenue mythique, utilisée par les Israéliens et par tant d'autres ensuite ; j'ai nommé l'UZI. UZI que nous découvrons quelques planches plus loin (Pl. 43, vignette 2), en ce qui semble bien être en deux exemplaires dans le placard, parfaitement visibles, au milieu de toute une panoplie, dont un pistolet auto que nous connaissons bien.

©Jacobs - Planche 43, case 2 - L'arsenal de la bande ➤



Ci-dessus, deux modèles différents : l'un à crosse métal repliable ; l'autre, à crosse en bois.

Dans le placard ouvert, Jacobs a donc mis deux modèles, a priori différents, de l'UZI.

Uziel Gal, né Gotthard Glass, est un Israélien d'origine allemande qui concevra le pistolet-mitrailleur « Uzi » en 1948, peu de temps après la guerre d'indépendance d'Israël. Son arme sera adoptée en 1952 par l'Israel Defense Force, et commence à être largement distribuée à partir de 1954. L'arme est alors nommée officiellement « UZI », du nom de son créateur, bien que celui-ci refuse catégoriquement que cette arme porte son nom.

Est-il encore besoin de présenter ce pistolet-mitrailleur légendaire ? Seconde arme à feu la plus diffusée au Monde (10 millions d'exemplaires, derrière l'AK 47), il a équipé les forces armées et de polices de presque tous les pays, et fut décliné en plusieurs versions, toutes plus « microscopiques » les unes que les autres, telles que les « mini-Uzi » et autres « micro-Uzi ». Largement inspirée des pistolets-mitrailleurs tchèques « SA 23 » et « SA 25 », et fonctionnant à culasse non calée, cette arme opérationnelle depuis 1951, s'est positionnée dès sa conception sur un créneau alors peu fourni : l'arme automatique personnelle de faible encombrement.

Elle reprend notamment nombre d'éléments aux modèles tchécoslovaques « Série 23 à 28 », tels que leur poignée en position centrale et leur système de culasse enveloppante qui permet de raccourcir l'arme tout en gardant sa longueur au canon. La poignée, à peu près au milieu de l'engin, enveloppe le logement-chargeur ; disposition qui permet d'améliorer l'équilibre de l'arme, ainsi que sa précision. Elle autorise par exemple le tir d'une seule main en facilitant le rechargement de nuit. Les premiers modèles seront équipés d'une crosse en bois et participeront à la Campagne de Suez de 1956 mais, peu après, l'arme est équipée d'une crosse métallique repliable.

Bien sûr, Hollywood fut un pourvoyeur redoutable de son ancrage dans la culture populaire, à tel point qu'aujourd'hui encore, le terme « UZI » fait parfois figure de dénomination générique. Bien qu'ayant marqué une révolution dans la fabrication et l'utilisation du pistolet-mitrailleur, elle ne survivra pourtant pas, ou de peu, à son génial créateur.

Dans la même case, nous avons aussi l'occasion de redécouvrir une figure emblématique de la dernière Guerre, véhiculée par les paras anglais : qui n'est rien moins qu'une authentique mitraillette « Sten Mk2 » qui ne peut être confondue avec aucune autre de ses parentes.



Une « Sten »
Versions de la « Sten »



©Jacobs - Planche 43, case 2



Son nom vient de l'association des noms de ses inventeurs, le major RV Sheffield et HJ Turpin, qui se sont largement inspiré du pistolet-mitrailleur allemand « MP 40 », auquel ils donnent un nom composé des initiales de leurs deux noms, y ajoutant les deux premières lettres de la firme Enfield : S-T-EN.

Simple à utiliser, aisé à produire et d'un coût modique, le P-M « Sten » a été fabriqué, dans ses différentes versions, à près de quatre millions d'exemplaires entre 1941 et 1945 par des arsenaux et des entreprises privées britanniques (comme la Birmingham Small Arms Company Limited ou la B.S.A.), canadiennes et néo-zélandaises.

Le baptême du feu de la « Sten » se déroule à Dieppe en août 1942, aux mains des soldats canadiens, lors de l'Opération « Sledgehammer ». Généralisée dans l'armée britannique à partir de 1944, elle est parachutée en grande quantité aux Résistants en France Libre, du fait de son utilisation des plus simple et d'une maintenance réduite à sa plus simple expression.

Très efficace à courte portée (surtout jusqu'à 100 m), le P-M. « Sten » fut très populaire auprès grâce à son faible coût, sa taille, son poids et sa facilité de nettoyage ; il pouvait ainsi rivaliser avec les PM allemands.

En revanche, le (ou « la ») « Sten », outre sa fragilité, présentait deux problèmes de fonctionnement : il s'enrayait assez facilement et, une fois armé, il pouvait tirer sans crier gare (si l'arme chutait au sol, elle pouvait vider son chargeur toute seule...).

Le dernier P-M visible dans cette case « surarmée » est celui brandi par Olrik lui-même qui, bien qu'assez mal dessinée, ne laisse peut guère être prise pour une autre. Il s'agit bien en effet d'une de ces fameuses Thompson immortalisée par les gangsters américains de la période de la Prohibition et par les G.I.'s ensuite...

Cependant, comme il y a eu des dizaines de variantes, je vais cerner d'un peu plus près le modèle que Jacobs semble avoir mis dans les mains de notre chef de bande.



©Jacobs - Planche 43, case 2

La découpe de la poignée en avant du magasin de chargement, le pare-flammes en bout de canon, ainsi que le levier d'armement sur la culasse (visible juste devant le biceps d'Olrik, militent en faveur du Modèle 1926.

Mais quelle variante elle-même ? C'est ce que nous allons voir à, présent.

La toute première version de la célèbre « Thompson » fut créée en 1919 par Mr John T. Thompson, et fut vendue sous le nom de « Thompson » pour la première fois en 1921. Cette arme reçut plusieurs surnoms, comme le « Tommygun » ou alors la « Chicago typewriter », lorsque les plus gangsters de la Mafia de Chicago l'utilisèrent pendant la Prohibition.

Ce pistolet-mitrailleur était chamberé en calibre .45 ACP et pouvait tirer 700 coups par minutes, grâce, notamment, à son fameux chargeur « camembert » de 40 cartouches.

Nous sommes dans les années 1930. L'Armée américaine, afin d'en équiper ses Marines, en fit la commande en 1928.

Il existe deux différences essentielles entre la Thompson des Marines (Modèle 1928) et celles des gangsters de Chicago (Modèle 1921) : la poignée de maintien de la première est à présent en bois, et le canon est doté d'un compensateur de relèvement afin de limiter la poussée de l'arme.

Entre 1921 et 1922, l'entreprise Colt's Firearms Manufacturing Company produisit 15.000 exemplaires de la « Thompson 1921A1 », notre modèle, afin d'armer la Auto-Ordinance Corporation ; crosses et poignées étant fabriquées par la Remington U.M.C.

« Thompson 1921AC » (1926) : c'est une Thompson 1921 avec un frein de bouche, plus communément appelé « Cutts Compensator » qui y a été ajouté. Elle possédait une poignée de pistolet sous le canon (mais la plupart des modèles livrés à l'Armée possédaient - eux - une garde horizontale sous le canon) et d'une crosse d'épaule amovible ; ce modèle s'appellera « Thompson 1926AC ».

Plusieurs différents modèles vont se succéder, pour arriver au « M1928 » (« Navy Model »), qui sera équipé d'une garde horizontale pour la plupart et d'une sangle.



East Surrey Regiment – « M1926AC »



Chargeurs « camembert » et droits

Thompson 1928 : elle sera livrée en grand nombre pour l'U.S. Army (majoritairement pour la Navy et l'U.S.M.C.). C'est une version simplifiée de la « M1921 », avec un ressort de recul moins puissant (ce qui avait comme conséquence de réduire la cadence de tir), ainsi qu'une culasse plus lourde. Le canon était strié et elle disposait du Cutts compensator ; le métal en était foncé et une poignée de pistolet était également présents sous le canon.

Mais le chargeur utilisé était plutôt circulaire ou droit...

D'un autre côté, fait exprès ou hasard du dessin, Jacobs présentera la même arme, pas tout à fait identique cependant, planche 59, vignette 10 (©Jacobs) ➤

Un détail saute immédiatement aux yeux, qui n'échappera pas à Monsieur Pinailleur : l'absence du frein de bouche au bout du canon qui nous fait dire que nous avons bien là une authentique « M1921 » !

L'on peut d'ailleurs voir distinctement le chargeur droit long de 30 cartouches chambrées en .45 ACP ; calibre standard pour cette arme.

Tommy gun « M1921 » ➤

Par contre, le second P-M, brandi par Sharkey, en arrière-plan, pourrait éventuellement laisser présager une arme toute autre, telle qu'une Ingram M6 ou M7...?!



Entre les deux modèles, je ne saurais m'avancer au vu du peu de détails que nous fournit Jacobs, mais je me devais d'en faire cas compte-tenu de son étrange ressemblance avec la Thompson.



Ingram « Model 6... ou 7... »

Le pistolet-mitrailleur Ingram « Model 6 » est une création de Gordon Ingram qui le dessina et le fit fabriquer en 1949. Produit en Californie, il ressemblait extérieurement à une Thompson réduite. Le « M6 » comporte une crosse, une poignée-pistolet et une poignée antérieure en bois. Fonctionnant à culasse non calée avec verrouillage différentiel, il fut conçu à l'origine pour le tir automatique. Son canon avait des ailettes de refroidissement, à l'instar de la Thompson.

Les derniers exemplaires, « Modèles M7 » manufacturés à partir de 1952, permettaient de tirer en tir semi-automatique ou en rafale, selon la pression exercée sur la queue de détente. La cadence de tir était de 600 coups/minute avec des chargeurs droits qui pouvaient accueillir aussi bien des calibres 9 mm Parabellum, .38 super ou .45 ACP.

Un autre modèle fut produit, avec une protection de canon en bois, à la place de la poignée antérieure, dans lequel on pouvait loger une baïonnette.



Je vais revenir à mon placard aux « surprises » pour vous parler des deux derniers exemplaires d'armes stockées par nos malfrats et, en premier lieu les deux révolvers, dont l'un est aux mains de Sharkey, et l'autre encore suspendu à son crochet.

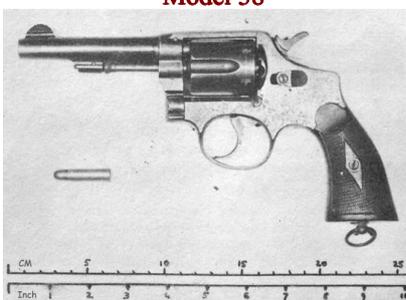
Je pense intimement que nous avons bien affaire au même modèle de revolver, car je ne vois pas Jacobs se mettre en tête d'en proposer un autre...

◀ ©Jacobs – Planche 43, case 2

Et même si la production de révolvers de l'époque était pléthorique et variée, Jacobs a encore une fois privilégié une arme qu'il connaissait « intimement » pour l'avoir utilisée lui-même et, peut-être aussi, en avoir une dans la belle collection d'armes « anciennes » qu'il possédait dans sa maison du « Bois des Pauvres », et dont nous avons plusieurs fois eu des aperçus, bien que fragmentaires.

C'est pourquoi j'ai choisi le Smith & Wesson « Model 38 » dont j'ai moi-même conservé un exemplaire démilitarisé...

Model 38



Collection personnelle ↗
Révolvers S & W : Model 15
(haut) et K.38 (bas) ➤



Entre les deux modèles que je vous propose, vous noterez tout de suite, dans la photo ci-contre, LES différences essentielles qui vous permettent de faire immédiatement votre opinion : la mire du « Model 15 » n'est plus arrondie, plutôt en forme de triangle ; en ce qui concerne le « K38 », son canon est trop long.

Ce qui ne nous laisse guère d'options.

Puisque nous sommes a priori d'accord pour parler du Smith & Wesson, « Model 38 », je vais vous en faire une petite présentation, histoire de bien vous familiariser avec cette arme emblématique des forces de Police.



S. & W. .38, Spécial Police - 1957

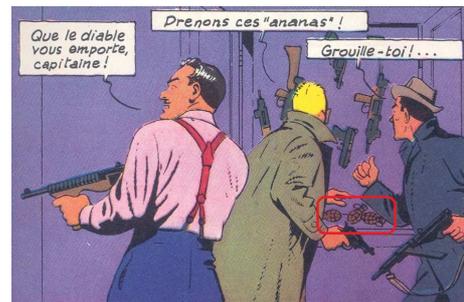
Le Smith & Wesson « Model .38 spécial » fut appelé « Victory » à cause du "V" placé devant le numéro de série, représentant la Victoire contre l'Axe; numéros qui débutent à V1 début 1942, pour courir jusqu'à V39.999, en août 1945 qui voit cesser la production.

Le Smith & Wesson « Military and Police », né en 1899 se déclina en plusieurs versions : le « Victory », avec plaques de crosse en bois et anneau sous la crosse (ci-dessus, et pas forcément le « vrai » modèle représenté par Jacobs), développé durant la Seconde Guerre en .38 spécial, pour les G.I's, et en .38/200, pour le Commonwealth britannique, avec un canon de 4 ou 5 pouces ; le « Military and Police, Model 10 », apparu en 1905, mais numéroté à partir de 1957 seulement ; le « Military and Police, Model 11 », chamberé pour les Britanniques en .38/200, qui restera en production de 1936 à 1965 ; et le « Military and Police Airweight, Model 12 », identique au Model 10, mais usiné en alliage d'aluminium, entré en production en 1953, et arrêté en 1986.

Je finirai ce tour d'horizon d'une armoire bien garnie par ce que Sharkey appelle des « ananas » du fait que leur forme et leurs cannelures extérieures rappelaient effectivement ce fruit exotique : je veux parler, bien sûr, de grenades.

©Jacobs - Planche 43, vignette 2 ➤

Rappelons que Jacobs nous montrera ce que j'estime être le même modèle dans la vignette 12 de la planche 44, lorsque Sharkey, encore lui, se prépare à se débarrasser de la meute de policiers lancée aux trousses de la bande, sur les toits trempés par une pluie diluvienne, en dégoupillant une de ces grenades, prêt à la jeter à la face des malheureux qui s'avancent fort imprudemment vers lui et les autres sbires d'Olrik...



Oui, mais de quel type et quelle fabrication ? Car, là encore, nous avons un large choix, notamment parmi les plus « populaires » et les plus connues, tant américaines que britanniques.

Parmi les britanniques, nous avons bien évidemment les Mills, nous y reviendrons, tandis que chez les américaines, nous avons les « Mk.II Model A1 » et les « Mk.II Model A2 ».

◀ ©Jacobs - Planche 41, vignette 12

A voir, dans les deux cas (Cf. planche 43, case 2 et planche 44, case 12), la forme plutôt ovoïde des grenades incriminées, du type « ananas », plus que sphériques typiques des anglaises, je vais délibérément m'orienter vers la grenade américaine dont il a bien sûr existé de multiples variantes... Sinon, où serait le plaisir ?

Mais, avant toute chose s'impose une petite présentation de la grenade anglaise, afin de bien vous faire prendre conscience des différences avec les autres...

C'est donc de cette grenade que je vais vous faire une rapide présentation.

Ci-contre, nous avons trois modèles de Mills, dont une 1916, N°5 à gauche, suivie par la N°23 et la N°36, la plus courante...

L'histoire de la Mills commence avec le premier concept breveté par l'Armée belge en 1914 (la « Grenade Roland »), qui fut cédé aux Britanniques par le gouvernement belge à titre de coopération à l'effort de guerre allié, puis développée et améliorée par l'ingénieur militaire britannique William Mills.

La version « 36 Mk.I » a été introduite à la fin de la Première Guerre mondiale (Eté 1918) et est restée la grenade à fragmentation standard anglaise jusqu'en 1972.



Passons à présent à deux modèles « MkII-M10A1 » et « MkII-M10A2 », a priori identiques, qui présentent cependant de subtiles variantes qui se cachent dans l'allumeur/détonateur, qui sera sécurisé ou non. Quant à la peinture verte si emblématique, elle n'apparaîtra qu'après la Bataille de Guadalcanal.



La grenade à fragmentation « Mark II » sera la grenade standard des forces armées américaines, puis alliées, durant la Seconde Guerre mondiale. Entrée en service en 1918, elle le restera jusqu'en 1967.

Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis, les « Mk II » sont dotées d'allumeurs/détonateurs de la Série « M10A1 » et « M10A2 ». A partir de la Bataille de Guadalcanal, les « Mark II » sont progressivement repeintes en vert olive, ne conservant qu'un anneau jaune peint autour du col du corps de grenade pour indiquer qu'elles sont chargées d'explosif (T.N.T.). Au début de la Seconde Guerre mondiale, le manque de trinitrotoluène (T.N.T.) contraint à utiliser des charges de 23 grammes de nitrate d'amidon.

Au fur et à mesure de l'évolution de la guerre et de l'expansion de l'industrie de guerre des Etats-Unis, le T.N.T. granulé est de plus en plus utilisé, ainsi que d'autres explosifs plus puissants et à l'efficacité accrue par l'ajout de composés pyrotechniques tel que le tétyl ou la poudre d'aluminium. Les anciens allumeurs sont également remplacés par ceux des Séries « M10A3 » et « M200 », nettement moins sensibles aux moisissures, rendant leur localisation plus difficile. C'est aussi à cette époque qu'apparaissent les premiers corps de grenade en fer moulé d'un seul bloc, sans vis de remplissage dans le fond, les nouveaux types d'allumeurs permettant de remplir le corps de grenade d'explosif par le col où il sera vissé.

La grenade « Mark II » reste l'une des grenades les plus célèbres au Monde ; sa longévité exceptionnelle n'étant dépassée que par celle de la Mills britannique ; même si, au demeurant, elle est de nos jours complètement obsolète militairement. Ses gros éclats, pouvant être mortels dans un rayon de 50 mètres, ne sont plus adaptés à la guerre moderne où l'on cherche plutôt à neutraliser un combattant ennemi en le blessant qu'à le tuer.

De fait, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la stratégie militaire visait à privilégier la voie létale (définitive) afin de ne pas avoir à amputer sa force armée de fantassins affectés à la garde d'éventuels blessés...

Avançons-nous à présent dans les profondeurs de ce que Jacobs appelle la « manufacture », pour aller retrouver Max qui garde « au frais » Mortimer et un autre captif dont nous ignorons encore le nom...

Planche 47, vignettes 7 et 8, Jacobs nous offre la vue d'une arme discrète qui présente une indubitable ressemblance avec la Sten, n'étant qu'une implantation différente du chargeur.

©Jacobs - Planche 47, Max et sa « mitrailleuse » ➤

Le « M3 », aussi connu comme le « Grease gun » (littéralement « pompe à graisse »...), fut envisagé pendant la dernière Guerre comme alternative bon marché aux fameuses Thompson, lourdes, peu performantes et assez chères à produire.

Les spécifications de base furent établies par le U.S. Ordnance Corps en février 1941. George Hyde et Frederick Sampson, travaillant de concert à la Division Inland de la General Motors Corp., développent un prototype, qu'ils nomment « T20 ». C'était une arme d'une simplicité extrême, fabriquée en majeure partie avec des aciers récupérés.

En novembre 1942, le « T20 » fut testé contre plusieurs autres prototypes et, considéré comme supérieur aux autres prétendants, il fut recommandé comme nouveau pistolet-mitrailleur. Il entra en service en 1943, mais son utilisation au combat fit apparaître de nombreux problèmes qui finirent par être résolus courant 1944.

Le modèle suivant, simplifié, reçut la désignation de « M3A1 », et servit - assez peu - dans les forces armées américaines durant la dernière partie de la Seconde Guerre, en Corée, puis au Viêt-nam ; utilisé comme d'appoint par les équipages de blindés.

En procédant à diverses adaptations, il pouvait être chamberé en 9 mm Parabellum.

Nous avons déjà fait « connaissance » avec au moins deux variantes du « Tommy gun », et Jacobs nous en propose une troisième planche 55. Après s'être débarrassé des gardes venus l'empoisonner, Mortimer et Ernest leur subtiliseront leurs armes.

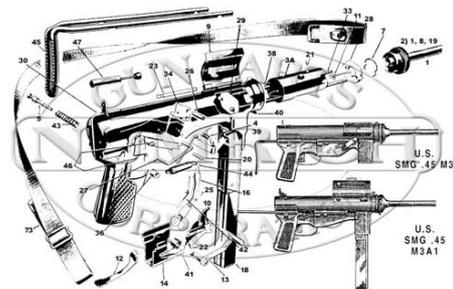


Diagramme détaillé du « Grease gun »



Photo du bas : on voit nettement les différences entre le Modèle 1928 A1 (en haut) et le 1928 M1, commande de 1939 avec le cuts compensator (en bas)...

©Jacobs - Planche 57, case 13

Je ne reviendrai pas plus en détail sur cette arme emblématique de l'Amérique des Années noires, de nombreuses fois mise en scène par Jacobs, et dont les différences par rapport aux précédentes sont évidentes sur les photos ci-dessus, pour passer directement au dernier P-M que nous découvrons, planche 56, entre les mains des militaires du Camp de Satory.

C'est le « MAT 49 » fabriqué par la Manufacture d'Armes de Tulle, Modèle 1949. Il pouvait tirer 600 coups/minute en mode automatique uniquement grâce à des chargeurs de 32 et 20 cartouches de 9x19 Parabellum.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la France vise à harmoniser son armement en fabriquant ses propres armes.

A la Libération, nos armées sont équipées d'un matériel, soit obsolète (système d'arme en 7,65 mm long), soit trop varié (armes de provenance alliées ou de prise) ; de surcroît l'uniformité des calibres n'est pas encore de mise.

En haut lieu, du nouveau programme d'armement, il est donc décidé lors d'unifier notre armement par l'adoption de la cartouche de 9 mm Parabellum. Cela concernera les armes de poing et les pistolets-mitrailleurs.



©Jacobs - Planche 56, case 13

Dans le même temps, est décidée la réalisation d'un système d'arme de conception purement nationale visant à remplacer à plus ou moins long terme toutes les armes étrangères alors en service, et un appel d'offres est lancé ; deux prototypes s'affrontent : le Hotchkiss « CMH2 » et le « MAT 48 ».



De leur côté, les trois Manufactures d'Etat (Saint Etienne, Châtellerauld et Tulle) vont rivaliser d'adresse pour réaliser de nombreux prototypes, mais celui qui sera choisi est le dérivé du projet de Tulle dénommé « MAT 48 ». Les deux seront « testés » durant le terrible conflit indochinois, mais c'est le MAT qui en sortira vainqueur.

A ce prototype seront adjointes certaines innovations relevées sur les autres projets, pour aboutir au modèle définitif qui sera adopté en juin 1949 sous l'appellation de « PM de 9 mm Modèle 1949 ».

La production à la Manufacture d'Armes de Tulle (M.A.T.) est lancée à la fin de cette même année, et le « MAT 49 » équipera en priorité nos troupes en Extrême-Orient puis, la production atteignant un rythme important, cette nouvelle arme est affectée à l'ensemble de nos armées.

Vers le milieu des Années Soixante, la production est transférée à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (M.A.S.). Après quelques années, le « MAT 49 » subit quelques modifications importantes : la longueur de la carcasse, de la boîte de culasse et de la tige guide est rallongée de quelques millimètres. De carré, le cube de carcasse devient trapézoïdal, et c'est ce détail qui permet de reconnaître un P-M du 1er type d'un P-M du 2ème type. Les carcasses, boîtes de culasse et tiges guide du 1er type étant plus courtes, elles ne peuvent se monter sur les armes des séries suivantes.

Et, surtout, à partir de 1967, la fabrication en sera simplifiée ; la poignée-pistolet est désormais moulée en une seule pièce, et les plaquettes en plastique qui habillent la crosse disparaissent. Dans le même temps, les deux tubes latéraux dans lesquels coulisse la crosse

sont réduits à quatre de dimensions plus réduites ; le levier d'armement est simplifié, et la frette du canon est soudée plus solidement ; le support de hausse et le cube de carcasse sont également modifiés.

Arme solide et fiable, la/le « MAT 49 », après avoir équipé nos armées et de nombreux pays étrangers, fut utilisée par la Police, les Douanes et l'Administration pénitentiaire ; elle n'est plus actuellement en service actif qu'au sein de la Gendarmerie, et ce, seulement dans quelques rares Unités.



©Jacobs - Planche 43, case 2

Avant d'aller explorer les armes dites « lourdes », je vais me permettre un petit retour en arrière dans la fameuse armoire « aux cadeaux », planche 43, case 2. On y voit en effet, en plein milieu, un pistolet automatique que, au premier abord, on serait bien tentés de prendre pour le même P.A. que celui de Pradier. Mais il n'en est rien, car le dessin en est vraiment par trop différent.

Je crois que nous avons bien là un « PA MAC 50 », qui était directement issu du « PA 35 » de l'Armée française durant la dernière guerre.

Les « PA 35A et 35S » chambrés en 7,65 mm long ne faisant plus le poids en 1945, ne verront pas leur carrière se prolonger bien longtemps au sein de nos armées. Il fallut donc leur trouver un successeur digne de ce nom et, de préférence, de fabrication nationale. En effet, les différentes armes de poing étrangères alors en service étaient certes efficaces, mais trop nombreuses et de calibres variés (9 mm Parabellum, .45 ACP ou .38). Il fallait uniformiser notre armement et les munitions qui allaient avec, tout en se gardant de toute dépendance vis-à-vis de tel ou tel pays.

Le calibre 9 mm ayant fait ses preuves tout au long du conflit, il fut décidé d'adopter cette cartouche pour nos P.A et P.M et, puisqu'on possédait déjà une arme fiable, en l'occurrence le « PA 35A/S », il suffisait d'en redessiner les plans afin d'en adapter la culasse à la cartouche de 9 mm.



PA 35ACM et

PA 50 ➤

La Manufacture d'Armes de Saint Etienne fut chargée de cette étude, et plusieurs prototypes furent proposés et expérimentés. Suite à des tests comparatifs avec différentes armes, dont un « P08 » et un « P38 », l'arme de la M.A.S. fut adoptée en 1950 sous l'appellation de pistolet automatique de « 9 mm Modèle 1950 ». Il fallut néanmoins lui apporter quelques modifications, ce qui fut fait de 1951 à 1953 par la Manufacture d'Armes de Châtellerault, cette même Manufacture étant chargée de la fabrication en série. Un premier lot de 12 armes de présérie vit le jour, puis fut livré un lot de 100 exemplaires de série qui avaient les caractéristiques définitives ; en particulier, des plaquettes de plastique noir qui remplaçaient les plaquettes en noyer de la pré-Série.

La M.A.C. fabriqua quelque 221.900 « PA 50 » de mars 1953 à juin 1963, puis la fabrication fut reprise par la M.A.S. qui en fabriqua 120.000 de novembre 1963 à avril 1978.

Les matricules de la M.A.C. sont précédés d'une seule lettre (A à W) et ceux de la M.A.S. de deux lettres (FG et FH exclusivement).

Remplaçant petit à petit l'armement hétéroclite alors en service, le P.A. « MAC 50 » sut s'imposer par sa robustesse, sa simplicité et sa facilité d'entretien, il équipe entièrement l'Armée française (Terre, Air, Mer) ; c'est l'arme de défense par excellence des officiers et des personnels dont l'arme de dotation n'est pas le FAMAS (tireurs LRAC, etc...). Equipant également la Gendarmerie, il a dû laisser sa place ces dernières années au PA « MAS G1 » plus adapté comme arme de "police". Sa carrière continue néanmoins au sein de nos armées malgré son remplacement dans certaines Unités (commandos, etc....) par des armes en double action et à capacité de chargeurs augmentée. Il est vrai qu'avec ses cinquante ans de service le « MAC 50 » est le doyen de nos outils de défense, battu seulement par la mitrailleuse de 12,7 mm « M2HB » mais qui n'est pas de conception nationale. Malgré ses qualités indéniables, il montre ses limites (tir en simple action uniquement, chargeur réduit, levier de sûreté mal placé et crochet de chargeur un peu trop proéminent.....), son remplacement a été programmé. Alors, selon vous, « PA 35 » ou « PA 50 » ???

J'ai logiquement gardé pour la fin, les matériels à vocation strictement militaires, que Jacobs va garder en réserve pratiquement jusqu'à la fin de cette histoire, planche 62, vignette-strip 7 dans laquelle, on retrouve un blindé léger (déjà vu planche 57, au départ du Camp de Satory), des mitrailleuses lourdes montées sur le même blindé, des fusils et des avions de chasse à réaction.

Au début, je me suis efforcé de retrouver toutes ces pièces d'armement dans les matériels en usage dans les Forces armées françaises... pour finir par me rendre compte que ma quête était vaine, puisque, au final, tous ces beaux exemplaires d'armes de guerre n'étaient en aucune façon de fabrication française, non plus qu'en usage dans l'Armée française !

Alors que jusque-là, on pouvait idéalement affirmer que Jacobs respectait les « codes » et qu'il s'appuyait pour ce faire sur une documentation sans faille, on s'aperçoit que, à cette occasion, il s'est juste contenté de « recycler » des armes, étrangères à la France, qu'il avait déjà utilisées dans le *Secret de l'Espadon*, par exemple ; et ce, soit parce-qu'il était encore une fois « à la bourre » pour rendre sa dernière planche, soit parce-que la doc demandée et attendue n'avait pu être réunie à temps. La question reste posée.

C'est donc à ces « étrangères » que je vais me consacrer à présent.

Et je vais commencer par la plus légère de ces armes, que l'on aperçoit à l'épaule du soldat, en bas à droite de cette case qui prend toute la, largeur de la planche ; fusil ou carabine de guerre, que j'ai tout d'abord pris pour un MAS 36, un MAS 40 un MAS 44 ou un MAS 49 ?!

Pour assez vite me rendre compte que ça n'était certes pas le cas.



Lee-Enfield Pattern 14-Model 1937



Springfield 1903-M1



Garand 1936-M1



Mauser K98 k



©Jacobs - Planche 62, case 7

Ensuite, je me suis orienté vers des armes alliées, largement utilisées par les troupes française lors de la dernière guerre ; un Lee-Enfield « P14-M1937 », un Garand « M1-1936 », un Springfield « 1903-M1 » ou un Mauser « K98k »... qui, tous, offraient une « ressemblance »

assez bonne, compte-tenu du flou entretenu par Jacobs lui-même sur ses dessins. Car, en plus de n'avoir pas représenté les « bonnes » armes, leur représentation laisse quelque peu à désirer.

Et même si on peut penser que le Lee-Enfield serait bien proche de notre modèle, force nous est de reconnaître que « tout » n'y est pas et qu'il faut continuer à fouiller ailleurs...

Je me suis donc alors orienté vers deux autres carabines qui semblent cette fois être « au plus près », même si nous n'en aurons jamais la confirmation : le fusil-carabine nippon Arisaka « Type 30/38 » et le fusil Mosin-Nagant « M1938) russe. A défaut, il ne resterait guère de candidats valables.

Mosin-Nagant 1939



**Arisaka : fusils Types 30 & 38
Et carabine Type 38**



Parlons donc tout d'abord du Mosin-Nagant, dont le dessin m'a plutôt plus convaincu que celui de l'Arisaka. Quoiqu'il en soit, ces deux dernières carabines me semblent suffisamment probantes pour entrer dans les détails.

Durant le conflit russo-turc de 1877 à 1878, les troupes russes sont armées en majorité de fusils Berdan à un coup alors que les Turcs disposent de carabines Winchester. En 1882, le Ministère de l'Armement russe décide de concevoir une arme alimentée par un chargeur de plusieurs cartouches. Après l'échec de la tentative de modification du Berdan, une « commission spéciale pour l'expérimentation des fusils à chargeur » est créée pour tester plusieurs conceptions (tout comme les Mauser, Lee-Metford et Lebel).

En 1889, un jeune capitaine nommé Sergueï Mossine soumet son projet de fusil à 3 lignes (vieille mesure russe : 3 lignes équivalent à 0,3 pouce ou 7,62 mm) en concurrence avec le fusil à 3,5 lignes de Léon Nagant (d'origine Belge). Mais, à la fin de la période d'essais en 1891, les divers testeurs préfèrent le fusil de Nagant. Lors du vote de la Commission pour l'approbation du fusil, le fusil Mossin recueille 14 voix contre 10. Cependant, des officiers plus influents poussent les constructeurs à un compromis : les fusils Mosin seront utilisés avec le système d'approvisionnement de Nagant. C'est ainsi que le fusil 3 lignes « Modèle 1891 » (sa désignation officielle à l'époque) est créé.

La production commence en 1892 dans les usines des arsenaux de Toula, de Sestroretsk et d'Ijevsk. A cause des capacités limitées de ces usines, 500.000 armes seront produites à la Manufacture nationale d'Armes de Châtellerauld en France. A l'occasion de la Guerre russo-japonaise en 1904, environ 3.800.000 fusils sont livrés à l'armée.

Entre son adoption en 1891 et 1910, plusieurs variantes et modifications aux fusils existants seront réalisées.

Avec l'entrée en guerre de la Russie en 1914, la production est restreinte au « M1891 Cavalerie » et au « M1891 Infanterie » pour une question de simplicité. A cause du manque d'armes et des privations d'une industrie encore en développement, le Gouvernement russe commande 1.500.000 fusils au fabricant américain Remington Arms, et 1.800.000 à New England Westinghouse.

Un grand nombre de Mosin-Nagant capturés par les forces allemandes et austro-hongroises ont été vues en service dans les lignes arrière du Front et dans la marine allemande. Beaucoup de celles-ci ont été vendues à la Finlande dans les années 1920.

Pendant la Guerre civile russe, les versions 'Cavalerie' et 'Infanterie' sont en production, quoiqu'en nombre extrêmement réduit. Après la victoire de l'Armée rouge, un département

est créé en 1924 pour moderniser le fusil, qui est alors utilisé trente années supplémentaires. Cela a dirigé le développement du « Modèle 1891/30 », basé sur la conception du modèle 'Cavalerie' original. Vers 1945, 1.747.500 « M1891/30 » ont été fabriqués.

Dans les années 1930, le Mosin-Nagant connaît une version de précision (en 1932), et est utilisé par les tireurs d'élite soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est notamment utilisé pendant la Bataille de Stalingrad qui fit des snipers russes comme Vassili Zaitsev ou Roza Chanina, de véritables héros. Ces fusils étaient réputés pour leur résistance, leur fiabilité, leur précision et leur facilité d'entretien.

Dans les années de l'après-guerre, l'Union soviétique arrête la production de tous les Mosin-Nagant pour les remplacer progressivement par la série des « SKS » et des « AK ». Malgré cela, le Mosin-Nagant sera encore utilisé dans le Bloc de l'Est et dans le reste du Monde plusieurs dizaines d'années, notamment pendant la Guerre froide au Viêt-nam, en Corée, en Afghanistan, et tout le long du Rideau de fer.

Un fusil basé sur les plans du « M1891/30 » devient la version « Carabine modèle 1939 », estampillée en Finlande (qui faisait alors partie de l'Empire russe...). Il fut en service de 1938 à 1945, bien que les exemplaires produits en 1945 soient assez rares. C'est en gros un « M1891/30 » avec un canon raccourci qui n'accepte pas de baïonnette.

En 1897, le colonel Niriaki Arizaka, directeur de l'Arsenal de Tokyo, crée un fusil d'infanterie à verrou combinant des éléments des Mauser 1893 et Mannlicher 1890, qui est adopté la même année par l'armée japonaise comme fusil « Type 30 » (30^{ème} année de l'Ere Meiji) pour son Infanterie. Le levier d'armement est droit, la crosse est de type pistolet. Le fût est en deux parties et le garde-main couvre la moitié du canon.

Le magasin est de type « Mauser K98 ». Sa munition est le 6,5 mm « Type 30 ». Produit par les arsenaux de Tokyo et de Kokura, il donne naissance à une carabine « Type 30 » armant la Cavalerie et un fusil « Type 35 » destiné à la Marine impériale. La carabine est plus courte et légère, le fusil « Type 35 » ayant un verrou différent. La Guerre russo-japonaise démontre les faiblesses des premiers Arizaka.

Le fusil d'Infanterie Arisaka « Type 38 » est un « Type 30 » dont la culasse a été grandement remaniée grâce à des emprunts au Mauser 1893 espagnol. Il est adopté en 1905 et produit par les arsenaux japonais (Tokyo, Kokura, Nagoya), coréens (Jinsen) et mandchous (Mukden) à partir de 1907, et jusqu'en 1939. Il armera les fantassins japonais. Il est même exporté en Grande-Bretagne vers 1915 (mais réexpédiés ensuite en Russie...), au Brésil et au Mexique (en calibre 7 mm Mauser). Des armes prises sur les Japonais armèrent la Russie, la Chine, la France, la Corée, l'Indonésie, la Birmanie, la Thaïlande et le Viêt-nam, suite aux conflits expansionnistes nippons. Il en est dérivé un fusil court et une carabine. Tous les fusils et carabines Arizaka « Type 38 » sont construits en acier usiné et en bois



Arisaka « Type 38 Cavalry » court

Mon préféré reste donc le modèle fabriqué par Arisaka, dans sa version carabine « Type 38 Cavalry » courte ; et, pour s'en persuader, il n'est qu'à regarder la vue en gros plan du bout du canon...

Après, on pourra toujours se demander - et longtemps - pourquoi les militaires français de 1957/1958 seraient armés de fusils japonais...?!

Autre bizarrerie à laquelle Jacobs nous fait « participer », est le cas de la mitrailleuse lourde montée sur le véhicule blindé, en bas à droite de la dernière case, alors qu'elle n'apparaît nulle part sur les mêmes véhicules au départ du Camp de Satory, planche 56...?!



Là encore, persuadé que Jacobs avait dessiné une arme française ou, à tout le moins, une arme en service dans l'Armée française, j'ai un peu tourné en rond... J'ai bien épluché et étudié tout l'arsenal des mitrailleuses lourdes et mi-lourdes, sans trouver bien sûr le bon modèle à appliquer, et pour cause.

©Jacobs - Planche 62, vignette 7

Et ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché, partout, dans toutes les bases d'armements ! Ci-dessous un panel de quelques spécimens qui m'ont tout d'abord laissé pensé que...



MAC Reibel Modèle 31

Mitrailleuse HMG Aviation



**Hotchkiss 8 mm
Saint-Etienne Modèle 1907** ➤



Mais, bien sûr, il y avait toujours un détail qui ne collait pas avec le dessin de Jacobs.

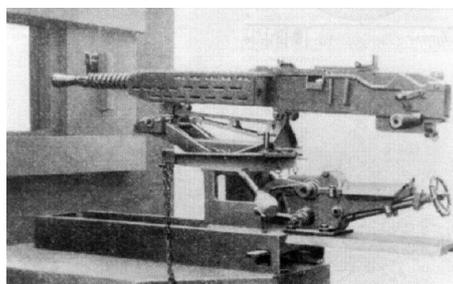
J'ai laissé de côté d'autres modèles « approchant » de mitrailleuses lourdes qui ne pouvaient décidément pas se « marier » avec la vue suffisamment claire pour ne pas se laisser fourvoyer.

Voici enfin le vrai modèle qui inspira Maître Jacobs, avec, ci-dessus, au milieu, me semble-t-il, le cliché qui lui aurait également servi de base...

**A droite : SMG-37T pour
tourelle de fortin légère
sur affût fixe** ➤➤



**Ci-contre : VZ37-ZB53
sur trépied** ➤



La Tchécoslovaque possédait une Industrie d'armement des plus avancées dans tous les domaines. En ce qui concerne les mitrailleuses, il lui fallut produire un engin plus moderne, pour remplacer la « Schwarzlose » devenue obsolète au milieu des années 1930.

Ce fut la « ZB53 » 7,92 mm, développée à Brno par les frères Holek. Le « Modèle 37 » a été largement construit pour l'exportation. Ce modèle de MG fut appelé « ZB37 ».

C'était une arme à refroidissement par air avec deux cadences de tir, lente à 500 coups/m, et rapide à 700 coups/m, qui pouvait recevoir un trépied modèle 45, et être adaptée au tir anti-aérien.

Cette arme précéda la « MG » pour char d'assaut britannique « BESA MG ». Les études sur cette mitrailleuse commencèrent dès 1930, sur fond privés, à l'usine ZB, sans le parrainage de l'Armée. Cette « MG » est basée sur une mitrailleuse lourde « Vz. 35 », développée depuis 1933 pour les chars, mais en même temps, le Gouvernement avait besoin pour équiper son armée d'une nouvelle « MG ».

L'objectif était de concevoir et de produire une mitrailleuse moyenne avec deux cadences de tir : pour les cibles au sol et pour le travail anti-aérien.

La mitrailleuse « MG » devait être en mesure de soutenir une cadence de tir élevée sans problème. Elle était chamberée en calibre 7,92 mm Mauser tout comme celle qui l'avait précédée, la TK « Vz. 37 ». Les premiers prototypes étaient à refroidissement par eau mais, en 1932, apparaît un nouveau modèle refroidi par air. L'arme est alors soumise à des essais par l'Armée tchécoslovaque, sous la désignation « ZB50 usine ».

Les essais montrent que cette « MG » n'était pas assez fiable, et les travaux se poursuivirent sur une nouvelle arme de conception intermédiaire, la « ZB52 », qui parut en 1933 ; l'année suivante voit l'apparition de la « ZB53 » MG moyenne.

En 1935, l'Armée tchécoslovaque reçoit 500 mitrailleuses moyennes « ZB53 » pour des essais, désignée comme « Vz.35 » (modèle de 1935). Après une série de tests intensifs, l'Armée demandait un certain nombre d'améliorations et adoptait finalement la nouvelle arme en 1937 comme « Vz.37 ».

La même année BSA, société britannique (British Company Birmingham Small Arms Ltd), obtenait la licence pour l'Angleterre afin de produire une version pour char de la « ZB53 » qui sera produite pour le British Royal Tank Corps sous le nom de « Besa », dans le même calibre 7,92x57 mm.

La production des mitrailleuses « ZB53 » se poursuivra en 1939/1941, sous occupation allemande en tant que « MG 37 (t) ». Mais, peu à peu, on voit le déclin de la production en faveur des modèles allemands. Après Guerre, elle continuera à être produite jusque dans les années 1950.

La « ZB 53 Modèle 37 » d'avant-guerre a été produite en trois versions : « Rifle version » pour être utilisée dans les fortifications légères ; lourde pour les fortifications lourdes « Label O » ; lourde pour les chars « Label UV ».

Le canon cannelé pouvait être changé (comme sur la « MG 34 ») rapidement pour fournir une puissance de feu durable, et était équipé d'un cache flammes et d'une poignée de transport.

La « ZB53 » a été livrée avec des trépieds de plusieurs modèles, mais tous d'excellente qualité. Cependant, bien que très pratique d'utilisation, ces trépieds étaient chers à fabriquer.

C'est donc bien à cette mitrailleuse, d'origine tchécoslovaque, récupérée par les Allemands, que nous sommes confrontés dans cette vignette.

Et, puisque nous en sommes à parler de la mitrailleuse qui trône au sommet de la tourelle du blindé léger de reconnaissance, essayons de « voir » quel en est l'inspirateur.

Je me permettrai une première remarque : entre le modèle de la vignette 7, planche 62, et celui qui quitte le Camp de Satory, planche 56, on a la désagréable impression (même si elle n'est pas forcément avérée) que ce n'est pas le même engin que Jacobs nous montre dans ces deux vignettes. D'abord, parce-que ceux de la planche 56 ne portent pas, assez bizarrement, la mitrailleuse dont sont armés ceux de la dernière planche, alors que ce sont manifestement les mêmes véhicules ; ensuite, parce-que les vues n'offrent pas tout à fait les mêmes perspectives ni, surtout, les mêmes angles de « prise de vue »...



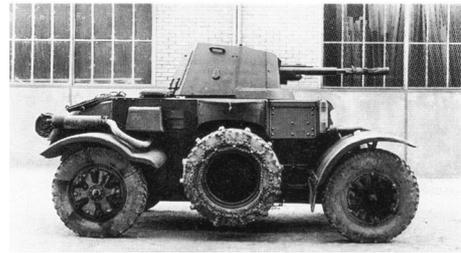
Ci-dessus : ©Jacobs - Planche 62, vignette 7

Ci-contre : ©Jacobs - Planche 56, case 15



Encore une fois, j'hésitai devant certaines « différences » qui m'apparaissaient significatives du fait des « prises de position » dans chaque vignette...
Si je me référais à la vignette 7, planche 62, j'envisageais que cela aurait pu être :

Une AMR Somua-Gendron 39
(AMR = auto-mitrailleuse de Reconnaissance) ➤



(AMD = auto-mitrailleuse de Découverte)
Ou une AMD Panhard 178 ?! ➤



Et pourtant, il s'agit bel et bien des mêmes véhicules !
Le seul véritable élément pour s'en convaincre est le panneau de fermeture de la tourelle et, plus vaguement, la forme du canon... Ensuite, c'est la comparaison du blindé sous ses divers angles, clairement représentés par Jacobs, qui permettent d'affirmer le fait.

J'en suis finalement revenu aux blindés légers que Jacobs utilisa pour la première fois dans la fameuse séquence du *Secret de l'Espadon*, entre la Station S-17 et le Haràt... Déjà, il avait puisé dans sa maigre documentation de l'époque pour nous servir un véhicule blindé qu'il devait avoir croisé un certain nombre de fois dans Bruxelles libérée : le Daimler « Armoured Car Mk.I ou II », à ne surtout pas confondre, bien que très proche, avec le Daimler « Ferret » !

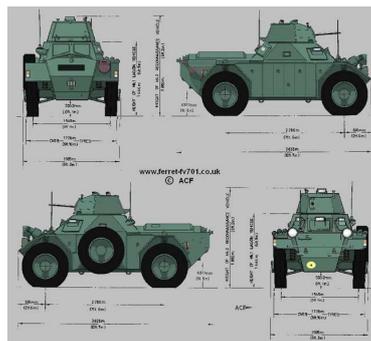
En parallèle au développement du véhicule léger de reconnaissance « Dingo » (chien sauvage australien), l'entreprise British Small Arms (B.S.A.) - rachetée peu après par la Daimler Motor Company - adapte la tourelle du char léger Vickers-Armstrong « Tetrarch » protégeant un canon de 40 mm montée sur le châssis amélioré du « Dingo ». Livré tardivement, à compter du Printemps 1941, en raison de problèmes de transmissions (qui subissent le poids de la tourelle), ce nouveau véhicule blindé est dénommé Daimler « Armoured Car-Modèle Mk.II ».

Capable d'accueillir trois hommes d'équipage, il améliore la puissance de feu des véhicules engagés dans les missions de reconnaissance et d'escorte de convois. Doté d'un nouveau moteur, il possède les mêmes caractéristiques de mobilité du Daimler « Dingo » comme les cinq vitesses disponibles en marche avant comme en marche arrière.

Il effectua son baptême du feu en Afrique du Nord au sein des régiments britanniques du 11th Hussars et du Derbyshire Yeomanry. Il fut déployé en Normandie de juin à août 1944 au sein des armées britanniques et canadiennes.



Daimler « Armoured Car Mk.1 »



Daimler « Armoured Car Mk.2 »
« Daimler « Ferret »

Les Daimler « Armoured Cars » furent produits à moins de 3.000 exemplaires et employés dans les Forces armées britanniques jusque dans les Années 1960, avant d'être remplacés par les Coventry « Armoured Cars ».

Ils étaient armés d'un canon 2 Pounder QF de 40 mm (dotation de 52 coups) et de deux mitrailleuses Besa de 7,92 mm (dotation de 2 700 coups), plus une mitrailleuse Bren de 7,7 mm.

Mitrailleuse Besa dont on a parlé plus haut comme version anglaise de la « MG37T »...

La vue ci-dessus est très proche de la vignette 15 du Camp de Satory, tandis que celle-ci ↗ est conforme à ce que nous en voyons à la fin, vignette 7...

Le Daimler « Ferret », quant à lui, vues du milieu, fut conçu comme véhicule blindé de reconnaissance, en remplacement du Daimler « Dingo ». Le premier prototype sortit en 1949 et, après avoir été testé, il fut homologué en 1952 sous le nom de « Ferret ». En 1971, la firme en avait produit plus de 4.400 exemplaires en 5 versions.

La France l'utilisa pendant la Guerre d'Algérie, avant de le remplacer par un véhicule de conception nationale, le Panhard « AML 60 ».

Nous sommes parvenus aux derniers des éléments qui composent cette surprenante « armoire aux armes », et ne nous restent donc plus que les escadrilles de chasseurs-intercepteurs qui, comme la Cavalerie US durant les conflits indiens, arrivent sur un champ de bataille où il n'y a plus que les ruines du parc et de ce qui fut le Château de Troussalet...



©Jacobs - Planche 62, vignette 7G



Choix délibéré, manque de temps (car l'on sait que Jacobs était très souvent « à la bourre » pour rendre ses planches), ou simple défaut de véritable documentation sur laquelle s'appuyer, nous avons droit à ce que j'appellerais des « esquisses » d'avions.

Leur silhouette est en effet plutôt floue, les détails sont gommés et la ligne générale n'est pas assez marquée pour pouvoir prétendre à « reconnaître » l'un plutôt que l'autre appareil en service en ce temps-là.

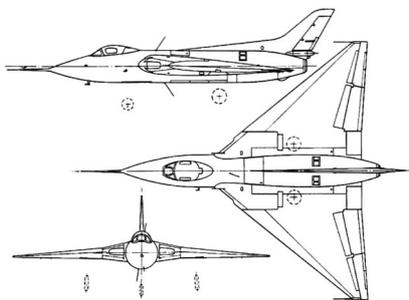
Cependant, ce qui nous est montré est déjà bien suffisant à qui connaît un peu la « chose » aéronautique, et l'on peut s'appuyer sur des éléments clairs, tels que les ailes en delta, tout comme la dérive arrière, très caractéristique elle aussi.

Il faut déjà se dire que n'importe lequel des appareils appartenant aux forces aériennes de l'O.T.A.N. aurait pu convenir, pourvu qu'il soit stationné sur un terrain français ! D'un autre côté, les avions de cette époque à arborer une voilure en « aile delta » n'étaient certes pas si nombreux, surtout en France !

Pour nous aider à faire un premier choix, il faut se rappeler que les travaux préparatoires menés par Jacobs débutèrent en 1957, et que, à cette date, plusieurs revues spécialisées s'en étaient faites l'écho. Les appareils représentés ne peuvent être postérieurs.

Ensuite, les anciens lecteurs du journal *Tintin* se souviendront que paraissait, dans son numéro 448 (France) de 1957 en encart « Spécial Aviation » avec, en son milieu, un article très intéressant sur les supersoniques français... ci-avant 

Dans ce document, nous avons, de haut en bas : en 2, le Dassault « Etendard IV », en 4 et 5, le Nord 1500 « Griffon », et en 7, le Dassault « Mirage III » ; seuls appareils de la liste dont la silhouette générale pourrait concorder. Je laisse immédiatement de côté le « Gerfaut » qui apparaît en haut, ainsi que le Sud-Aviation « SE 212 Durandal », en troisième position car la forme du cockpit et l'entrée d'air frontale en « bouche de requin » s'éloignent par trop du modèle. On également va très vite barrer le « Griffon » à cause de son ventre proéminent et de son entrée d'air surdimensionnée qui ne colle pas avec le modèle dessiné par l'Auteur.

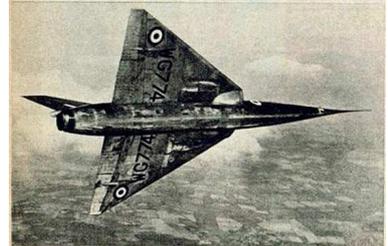


Avro « 707 » - Famille « V »
Fairey Delta.2 - BAC « 221 »



Mais Jacobs avait également eu l'occasion de lire dans *Tintin* un autre article « Spécial Aviation », daté de 1955, qui traitait d'un jet expérimental britannique, le Fairey « Delta 2 ». Car les Britanniques aussi s'intéressaient de très près à cette nouvelle aile « delta » dont ils construisirent deux prototypes : le Fairey « Delta.2 » et l'Avro « 707 ».

UN CHEF-D'ŒUVRE : LE FAIREY-DELTA 2



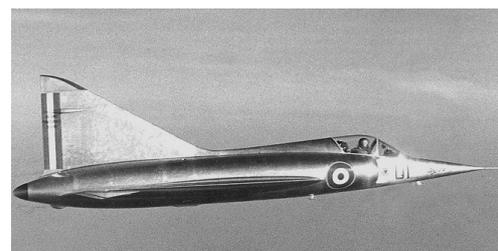
VOICI le FAIREY-DELTA 2 photographié pour la première fois en plein vol. C'est l'avion le plus rapide (en vitesse de croisière) construit jusqu'ici en Grande-Bretagne; il est capable, en effet, de voler sur grande distance à une vitesse excédant celle du son, et à toute altitude.
D'autre part, au moment où le « Fairey-Delta 2 » était présenté au public, les Russes révélaient qu'ils avaient mis au point un avion à réaction capable d'atteindre l'altitude de 25.000 mètres. « Cet avion, écrit le célèbre parachutiste V. Romanouk, dans la revue « Spoutnik », permettra d'exécuter des sauts en parachute d'une hauteur de 20 à 25.000 mètres. »
Attendons-nous à voir bientôt bouleverser le tableau des records de saut en parachute!

Le premier allait déboucher sur le futur supersonique BAC « 221 », tandis que l'autre, allait donner naissance à célèbre Famille des bombardiers « V » : les « Valiant, Victor et Vulcan » qui firent les beaux jours de l'Aviation anglaise.

Nous avons donc là deux sources possibles, mais après étude de ces deux derniers, j'allais très vite éliminer les concurrents anglais, du simple fait que ce n'étaient que des prototypes d'essai, et qu'ils ne pouvaient donc pas appartenir aux forces aériennes engagées par le Pacte atlantique ; d'autre part, les dérives arrière ne présentaient pas la forme d'un « delta » et les entrées d'air situées sur les bords d'attaque des ailes ne pouvaient correspondre avec la silhouette de notre « modèle ». Il s'avère donc bien que le modèle des appareils de Jacobs est bien français ; mais, paradoxalement, aucun des deux qui vous ont été présentés dans la page précédente, même si l'« Etendard IV » était a priori le mieux placé pour « remporter la palme ».

Nous avons définitivement à faire au premier des prototypes de ce qui allait devenir le « Mirage III », le Dassault « Mystère-Delta 550-Mirage I » dont les formes sont effectivement très proches du précédent mais un petit « plus » : une dérive arrière bien en « delta », comme dans notre dessin...

En février 1953, à la lumière des enseignements de la Guerre de Corée, l'Armée de l'Air lance un appel d'offres pour un nouvel intercepteur léger, peu coûteux mais tous-temps.



Dassault « MD 550-Mirage 1 »

Elle passe commande de prototypes « de moins de 4 tonnes, capable de monter à 15.000 m en 4 minutes ou à 18.000 mètres en 6 minutes, de voler en palier à mach 1,3... ».

La S.N.C.A.S.O. propose son « Trident », la SNCASE le « Durandal », et Marcel Dassault le « MD-550 Mystère-Delta ». Celui-ci est un biréacteur propulsé par deux turboréacteurs Armstrong-Siddeley Viper de 750 kgp construits sous licence par Dassault sous la dénomination « MD-30R ». L'équipe réunie autour de Henri Deplante et Jean Cabrière utilise pour la première fois l'aile delta, expérimentée par Alexander Lippisch avant la Seconde Guerre mondiale.

Deux prototypes sont commandés en mars 1954, et le « Mystère-Delta » effectue son premier vol le 25 juin 1955, et un deuxième vol le soir même. L'avion, bien que sous motorisé, atteint tout de même Mach 0,95 en léger piqué, lors de son 4ème vol. Le 17 décembre, l'appareil atteindra la vitesse de Mach 1,3 en vol horizontal.

Fin janvier 1956, le « Mystère Delta » subit quelques modifications : l'envergure est diminuée de 30 cm, la dérive reculée avec un bord de fuite incliné et non plus vertical ; de plus, elle adopte un profil en flèche et non plus delta. Les réacteurs « MD 30R » reçoivent une PC (post-combustion) qui fait monter la puissance unitaire à 980 kgp. Les entrées d'air sont modifiées, avec une section plus faible, afin d'adapter l'avion aux grandes vitesses.

Rebaptisé alors « MD-550 01-Mirage I » depuis février 1956 (car on devait pouvoir le voir, mais jamais le rattraper), l'avion revole le 5 mai 1956. Il atteint même la vitesse de Mach 1,6. Cependant, l'appareil est trop léger et trop peu puissant pour accomplir les missions qu'on attend de lui. L'Armée de l'Air prend conscience des limites de son programme et réclame, en juillet 1956, un appareil mono-réacteur ayant une plus large autonomie et capable d'emporter un radar.

Quand au « Mirage I », il vole jusqu'en mai 1957 dans le cadre des essais du « Mirage IV ». Convoyé à Brétigny, il y sera stocké pendant un temps avant d'être ferrillé. Il aura servi à démontrer les avantages et inconvénients de la formule « delta » : une aile simple à concevoir et à construire, robuste, qui permet un grand emport de carburant. En revanche, elle induit des vitesses de décollage et d'atterrissage élevées, provoquant un fort cabrage de l'appareil. Malgré tout, elle sera synonyme d'une prestigieuse lignée à laquelle le « MD-550 » donna naissance : les « Mirage ».

On ne s'étonnera donc pas que Jacobs ait choisi cet appareil, surtout que les photos qui paraissaient parlant de lui, ne montraient pas ou si peu les entrées d'air de chaque côté du cockpit ; ce qui pouvait laisser supposer une silhouette telle que l'a dessinée Jacobs.